

Avis au lecteur,

1918 à 1920: Quatrième année d'éloignement de M DELATOCHE, curé de Montboissier.

Voici la suite et fin des lettres in extenso du Bulletin mensuel des paroisses du canton de Bonneval de 1918 à 1920.

JANVIER 1918

Serbie, 21 novembre 1917.

Mes chers paroissiens,

Vous auriez le droit de m'accuser d'infidélité à mes promesses, puisque j'ai passé 5 mois sans vous écrire. Mais il y a des circonstances qui atténuent ma culpabilité. Il me suffira de vous dire quel a été l'emploi de mon temps depuis mon retour en Orient; et vous conviendrez que je ne suis pas trop coupable.

Le 9 juin, je rejoins mon régiment qui est légèrement à l'arrière. Parmi ceux que j'ai laissés en partant pour la France, il y a beaucoup d'absents. La mort en a pris un certain nombre. Les autres, blessés ou malades, ont été dirigés sur quelque hôpital.

Deux jours après, nous remontons aux tranchées. Je constate que notre secteur n'est pas des plus calmes. Fréquemment, les obus tombent près de nous et font des victimes. Grâce aux rochers et aux ravins, qui abondent par ici, nos pertes sont moindres qu'elles ne le seraient, si nous n'avions pas ces protections naturelles.

J'ai la possibilité de célébrer une messe presque tous matins. Tantôt, je m'installe derrière une énorme pierre. Mon autel portatif est alors posé soit sur une table, soit sur des caisses à munitions. Tantôt, c'est une cagna creusée dans la terre qui me sert de chapelle. Voilà où le Christ, Prince de la paix, le Christ, qui nous enseigne si admirablement l'amour réciproque nous devons avoir les uns pour les autres, voilà où le Christ descend, pendant que, tout près, des hommes, rachetés dans son sang et devenus frères par là même, s'entredonnent la mort. Oh! ces messes, dites ainsi sous le feu de l'ennemi, commencées sans avoir la certitude de pouvoir les achever, quel souvenir impérissable elles laisseront dans mon âme!

Parce qu'ils espèrent trouver en l'Eucharistie force et consolation des soldats me demandent de

leur porter la sainte communion. Je me rends à si pieux désir. Et, rien n'est plus touchant que de voir, dans les tranchées qui les dissimulent aux regards de l'adversaire, ces vaillants guerriers faire l'humble aveu de leurs fautes pour en obtenir le pardon et recevoir dans un cœur bien préparé Celui qu'on appelle le « Bon et doux Jésus. » Chez eux, alors, on le sent, le courage renaît, s'il en est besoin. Parmi les militaires communicants, il y a des créoles et des sénégalais. Ce ne sont pas les moins fervents. Je sais plus d'un soldat qui se souviendra de cette rencontre, si opportune qu'il fit avec le Christ à des heures si périlleuses.

Au commencement d'août, mon bataillon fut dissous. On lui substitua un bataillon de tirailleurs sénégalais. Je fus versé dans un autre bataillon du même régiment. A ce moment, et pour quelques semaines seulement, je fus affecté à un Poste de Secours d'un train régimentaire. Le 31 août, j'avais rejoint mon nouveau bataillon. La vie dans ce nouveau bataillon est la même que dans celui que j'ai quitté. Il faut passer la plus grande partie du temps aux tranchées. Nous allons parfois quelque peu à l'arrière prendre une bonne semaine de repos. Il n'est pas rare alors que nous campions près de quelque village encore habité. Du reste, les Macédoniens s'attachent beaucoup à leurs maisons, si misérables qu'elles soient, et ne se résolvent pas facilement à s'en éloigner. Le bruit du canon ne les effraie donc pas trop. Au cours d'un de mes séjours à l'arrière, j'eus l'occasion de voir l'enterrement d'un enfant orthodoxe. Le pope n'étant pas là (les Bulgares l'ont emmené en battant en retraite) la cérémonie fut plus simple que de coutume. L'aumônier catholique était présent. Rien ne s'y oppose en ces circonstances spéciales, surtout quand il s'agit d'un enfant non adulte. L'Eglise catholique regarde comme siens ces petits enfants, baptisés dans le rite orthodoxe tant qu'ils n'ont pas atteint l'âge de 14 ans. Voilà pourquoi théoriquement l'Eglise catholique pourrait accorder à ces enfants les mêmes secours religieux qu'aux enfants baptisés dans le rite catholique. Pratiquement, elle s'en abstient en temps normal.

Il y a un mois, j'ai quitté les tranchées que je ne reverrai peut-être plus. En vertu de la fameuse *loi Mourier* (1), qui écarte de la ligne de feu tous les soldats appartenant à telles ou telles classes et réunissant des conditions déterminées, j'ai été envoyé à 25 kilomètres à l'arrière. Je remplirai maintenant les fonctions de secrétaire d'un commandant d'armes. Ce n'est certes pas un poste de repos. Les occupations sont multiples, mais les dangers moindres. Vous l'avouerez-vous? Oui, j'ai éprouvé de la peine à me séparer de tous ces braves combattants, qui m'étaient d'autant plus chers qu'ils étaient exposés à de plus grands périls. Désormais, de hautes montagnes établissent comme un mur de séparation entre eux et moi.

L'année 1917, que nous avions espéré la dernière de la guerre, ne nous a pas apporté la paix et la victoire souhaitées. Nos soldats doivent affronter les rigueurs d'un quatrième hiver et tenir ferme pour empêcher l'ennemi de réaliser ses injustes projets. Je souhaite que mes chers paroissiens mobilisés soient préservés de tout mal. Que Dieu vous les rende bientôt!

Avec, tous leurs frères d'armes, ils se sont couverts de gloire et se sont acquis de nombreux titres à la reconnaissance de toute la France, je dirais plus exactement du monde civilisé tout entier. Je souhaite qu'à leur retour définitif, en témoignage de reconnaissance, ils viennent présenter au Dieu qui les aura protégés et aidés à devenir victorieux, les lauriers dont ils seront chargés. Et cette reconnaissance ne sera pas d'un jour, mais elle durera autant que durera leur vie. On les verra alors le dimanche s'acheminer vers notre gracieuse église et y prendre les places qu'ils y laissaient trop souvent inoccupées avant leur

départ. En tout, il se montreront chrétiens. Ce sont là mes espoirs et mes vœux.

Quant à vous, mes chers paroissiens, qui vivez dans l'angoisse et l'attente des absents, que vous souhaiterai je à l'occasion de l'année qui va s'ouvrir bientôt?

Je souhaite que vos santés et vos travaux soient bénis de Dieu. Je souhaite que vos enfants grandissant en âge, grandissent aussi en sagesse et en grâce devant Dieu. Ne soyez pas des obstacles à leur progrès spirituel, comme cela ne se rencontre que trop souvent de nos jours.

J'ai écrit cette lettre en la fête de la Présentation de la Très Sainte Vierge Marie, sous les auspices de laquelle nous placerons cette nouvelle année.

Ce qui est commis à la garde de notre Mère du ciel est bien gardé.

Sollicitant de votre charité une prière que je vous rendrai au saint Autel, je vous prie d'agréer, mes chers paroissiens, l'expression de mes sentiments dévoués entre Notre Seigneur.

J. DELATOCHE, curé de Montboissier.

JUIN 1918

Grèce, le 1er mai 1918.

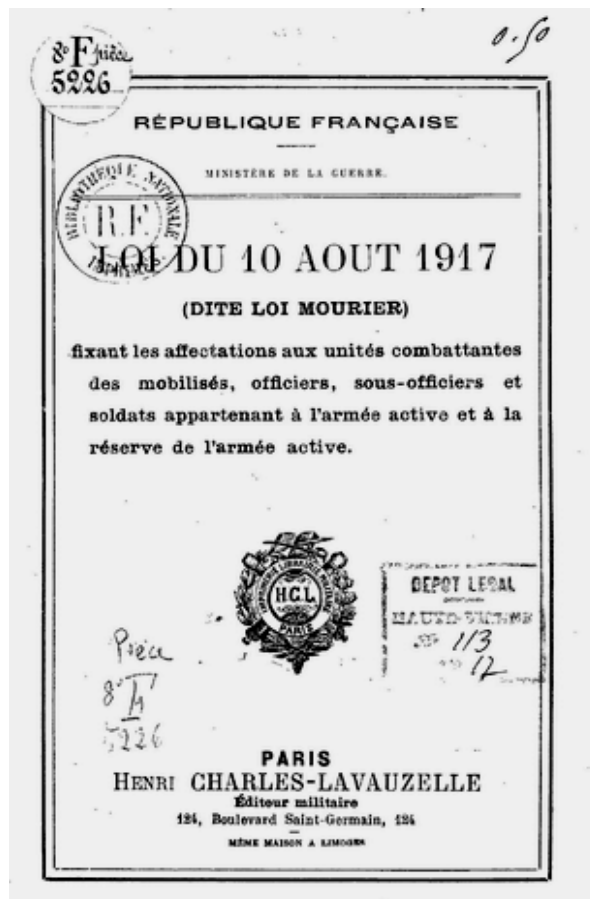
Mes chers paroissiens,

Mes deux lettres précédentes vous ont apporté la nouvelle d'un changement survenu dans ma situation militaire. Cette lettre-ci fait de même.

En novembre dernier, la *loi Mourier* (1) du 10 août 1917, m'avait écarté de la ligne de feu. J'avais été nommé secrétaire d'un commandant d'armes. Je ne passai

que trois mois dans le bureau de celui-ci. Ce temps me suffit pour apprécier la haute valeur morale et l'esprit religieux du commandant d'armes et de son adjoint, qui tous deux, chaque dimanche, assistaient à ma messe et y communiaient. Je sais qu'en outre le même commandant d'armes récitait quotidiennement son chapelet.

Le 11 février, je recevais, une autre affectation. Une décision de l'autorité supérieure m'enjoignait de me rendre à l'hôpital temporaire de Florina. J'entrais dans la 15^e section d'infirmiers militaires.



L'hôpital temporaire de Florina est situé près de la ville du même nom. Il est vaste et possède au moins deux mille lits. De nombreux pavillons, construits en pierre ou en bois, abritent blessés et malades. Ces différents pavillons sont éclairés à l'électricité. L'eau est amenée des montagnes voisines par des tuyaux souterrains dans les diverses parties de l'hôpital. Cette admirable organisation, qui honore ceux qui y ont présidé, est l'œuvre de moins de deux années.

Une douzaine de médecins et de nombreux infirmiers, parmi lesquels on remarque des Russes et des Annamites, soignent les hospitalisés. Quelques dames de la Croix Rouge ont bravé les périls de la mer et du climat d'Orient pour venir soulager bien des misères.

Si les soins du corps sont l'objet d'une grande et légitime sollicitude, les soins de l'âme ne sont pas absolument négligés. Nous avons un aumônier catholique. Dans l'exercice de son ministère sacré, quand la nécessité l'exige, il est aidé par les prêtres infirmiers. Moi-même j'ai parfois l'occasion de faire œuvre sacerdotale auprès de certains militaires. Je vous citerai un trait un peu détaillé quoique la crise de papier dont souffre notre Bulletin m'oblige à me restreindre.

X. vivait loin de Dieu. Depuis sa première communion, il avait déserté l'Église. La mort d'un ami et une autre circonstance le portèrent à réfléchir sur son triste état. Est il en effet une situation plus lamentable que celle d'une âme qui est séparée de son Créateur ? Heureuse l'âme qui le comprend, car alors elle est sur la voie qui ramène à Dieu.

Notre jeune homme sentit une transformation s'opérer en lui. Il conçut le désir de revenir à la pratique de la religion. Il était dans ces dispositions quand une maladie le conduisit à l'hôpital. Il fut placé dans ma salle.

X. me demanda de lui procurer quelques lectures. Je lui présentai un livre, que je crus capable de l'intéresser, de l'instruire et de l'édifier, intitulé « Lourdes. Les guérisons », écrit par le savant docteur Boissarie, président du Bureau des Constatations médicales à Lourdes. Le récit de guérisons miraculeuses, opérées à Lourdes et reconnues comme telles par une autorité médicale et par d'autres médecins fort distingués, captiva mon malade et acheva en lui l'œuvre déjà commencée par la grâce divine. Quand il eut fermé son livre, il m'ouvrit son cœur et me déclara qu'il voulait devenir meilleur chrétien et aller

jusqu'au bout. Pendant quelques jours, il se recueillit, pria et étudia un exposé abrégé, mais clair et précis, de la doctrine catholique. Il était



Front de Monastir

prêt. Il me demanda de recevoir l'aveu de ses fautes. Le lendemain, il communia à ma messe. Sa piété et sa joie dans la réception des deux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie furent telles que je rencontrais rarement les pareilles au cours de ma vie sacerdotale. Durant les deux semaines qu'il resta encore à l'hôpital il donna des preuves manifestes de la sincérité de sa conversion. Il tint même à s'approcher de nouveau de la sainte Table. X. est parti. Dernièrement il m'écrivait : «... Espérons que Dieu nous permettra de nous revoir en terre française, où vous me retrouverez avec les mêmes idées que celles avec lesquelles je vous ai quitté. » Sa science religieuse lui paraît insuffisante ; et il se propose d'étudier plus tard la religion catholique. Il a raison. Il suit en cela l'exhortation de l'apôtre saint Paul qui engage à se mettre en état de rendre compte de sa foi.

Comme ce jeune homme, mes chers paroissiens, vous devriez avoir à cœur de chercher à mieux connaître votre religion et à en instruire vos enfants. J'aurais voulu apprendre que pour développer l'instruction chrétienne chez vos enfants vous avez secondé cette année plus largement que de coutume M. le Curé de Bouville, longtemps retenu loin de vous par la maladie. C'est du reste pour vous un grave devoir, je n'hésite pas à vous le rappeler, comme je l'ai déjà fait à plusieurs reprises. Il y en a qui l'ont complètement oublié. Je félicite ceux qui comprennent leurs obligations sous ce rapport. Je n'ignore pas, mes chers paroissiens, que vous êtes surchargés de travail et que dès lors vos moments

disponibles sont comptés. Mais je n'ignore pas non plus que si la formation chrétienne de vos enfants est manquée, elle le sera peut-être toujours. Ils sont l'exception les jeunes gens, qui, élevés dans leur enfance à peu près en dehors de toute idée religieuse, complètent plus tard eux-mêmes ce qui leur manque en cette matière. Mettez vous donc à l'œuvre. S'il est des mères qui ne peuvent pas pour une raison ou pour une autre accomplir elles mêmes cette noble tâche, qu'elles fassent appel au dévouement de quelque autre personne charitable. Nous sommes à une heure où chacun doit rendre service à son prochain même s'il en coûte. Est-ce que tous ceux qui sont engagés actuellement dans ces luttes gigantesques qui se livrent en Picardie ne nous donnent pas l'exemple du dévouement et de l'abnégation ? Imitiez-les. Et aussi joignez vos prières aux miennes afin que Dieu accorde à nos héroïques soldats le plein couronnement de leurs efforts.

Saluez de ma part les vôtres qui sont en ce moment sur les champs de bataille et dites-leur que ma pensée s'envole souvent vers eux. Je demande chaque jour au ciel leur retour prochain et définitif au milieu de vous.

Agréez, mes chers paroissiens, l'assurance de mon entier dévouement en Notre-Seigneur.

J. DELATOCHE, curé de Montboissier.

DÉCEMBRE 1918

Grèce, 1^{er} novembre 1918.

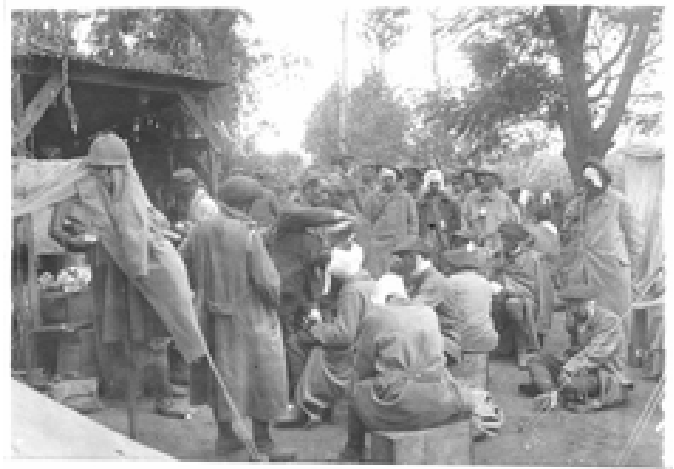
Mes chers paroissiens,

A quelques mètres de notre hôpital se trouve, bâtie sans régularité et sans agréments, la ville de Florina.

Florina est une ville de la Macédoine grecque. En temps de paix, elle comptait douze mille âmes.

Lorsque les habitants de Montastir furent contraints par suite de la fréquence et du danger des bombardements, d'abandonner leur «chez eux» beaucoup vinrent demander asile à l'hospitallerie Florina. Et de ce fait, la population de la petite cité macédonienne s'accrut considérablement. A l'heure actuelle, elle doit être réduite à son chiffre normal, puisque les habitants de Monastir ont pu réintégrer leurs foyers.

Florina s'étend dans une sorte de vallée. Elle est fort longue et assez étroite. Une rivière insignifiante la traverse d'un bout à l'autre. Ses rues sont mal pavées, quand elles le sont. La



Sur le front de Florina et Monastir

plupart des maisons sont vieilles et misérables. Et « dame propreté » ne semble pas y avoir élu domicile. Cependant, ici et là, surtout dans le quartier avoisinant la rivière, on distingue quelques demeures plus riches, pourvues de multiples fenêtres et construites dans le style oriental. Chacune d'elles possède un balcon où les membres de la famille aiment à venir le soir respirer l'air frais. Si on pénètre à l'intérieur de ces habitations plus luxueuses, on remarque que le confort moderne n'en est point complètement banni.

On est frappé, quand on parcourt les rues de Florina. notamment la rue Alexandre le Grand, du nombre prodigieux de magasins qui étalent leurs marchandises aux yeux des passants. Tout s'y vend cher évidemment. L'acheteur français dédaigne la plupart des articles et des produits mis en vente, car ils ne sont nullement séduisants.

Pendant près de deux ans, Florina fut un centre important car c'est là qu'était établi le quartier général de l'armée française en Orient. Et pour cette raison, la ville reçut des visiteurs de marque. Le roi de Grèce, le prince régent de Serbie, le général commandant en chef les armées alliées, y



parurent à différentes reprises. Le fameux homme d'État grec Vénizelos, y vint également. Il faut dire que les Français surent toujours réserver à ces hautes personnalités un accueil digne d'elles.

A Florina, il n'y a pas un seul catholique. La population se partage en orthodoxes, musulmans, israélites.

Les orthodoxes ont deux églises, qui sont assez fréquentées le dimanche. Le métropolite ou archevêque orthodoxe de Florina y officie aux grandes solennités entouré de tout le clergé orthodoxe de la ville.

Sept mosquées, flanquées de minarets ou tours, dont les flèches aiguës s'élancent dans les airs, disent que la religion de *Mahomet* a de nombreux représentants à Florina. De plus, il suffit de parcourir les rues de la petite cité pour constater que beaucoup de femmes circulent voilées de telle façon qu'il est impossible d'apercevoir leur visage. Leur religion leur fait un grave devoir de sortir ainsi de 14 à 40 ans, je crois, et de n'adresser la parole à aucun étranger.

Les israélites ne manquent pas non plus. Comme partout, ils se font remarquer par leur habileté à exercer le commerce.

Laissons maintenant Florina, mes chers paroissiens, et portons nos regards vers le champ de bataille. Le mois d'octobre s'achève dans la gloire. Chacun de ses jours a été marqué par de nouveaux succès. Que de progrès ont été réalisés en un si court espace de temps ! Nos chefs militaires envisagent l'avenir avec une confiance absolue. Novembre verra des événements qui se chargeront de justifier cette entière confiance. Gloire à nos héroïques soldats dont la bravoure et la valeur forcent l'admiration du monde voire même de nos ennemis ! Si nous louons le courage de ceux qui depuis plus de quatre années, font de leurs poitrines une barrière infranchissable à nos adversaires, il faut ne pas oublier de rendre grâce à « Celui qui règne dans les Cieux et de qui relèvent tous les empires ». Il l'avait bien compris notre grand Foch qui répondait à celui qui le félicitait de ses victoires, « C'est Dieu qu'il faut remercier. Je n'ai pas fait ces grandes choses ; c'est Dieu qui les a faites par moi. »

Le jour n'est pas loin où la paix victorieuse nous réunira tous définitivement. Ceux qui luttent encore vous reviendront. Ceux qui sont retenus en captivité depuis des années fouleront bientôt le sol sacré de la patrie et reprendront leur place au foyer

familial. Hélas ! il y en a et de ceux-là le nombre est grand que nous ne devons plus attendre car ils ne sont plus. Nous entretiendrons dans notre cœur leur chère mémoire. Nous prierons pour ces âmes si tendrement aimées. Et pour que nos prières soient rendues plus efficaces, nous nous efforcerons de vivre une vie vraiment chrétienne. Si les leçons de la guerre ne nous ont qu'imparfaitement profité jusqu'ici, nous les méditerons dans le calme de la paix. Et la grâce de Dieu aidant, elles produiront en nous d'heureux fruits.

Je vous quitte en vous engageant à reprendre, dès maintenant, le chemin de votre église que beaucoup ont oublié et à consoler ainsi le zèle de votre curé de guerre qui demeure au milieu de vous depuis plusieurs mois.

Croyez, mes chers paroissiens à mon affectueux dévouement en Notre-Seigneur.

J. DELATOUCHE, curé de Montboissier.

AVRIL 1919

Salonique, le 11 février 1919.

Mes chers paroissiens,

Je n'ai point fini l'année 1918 à Florina. Le 26 novembre, j'ai quitté l'hôpital militaire français de cette ville. On venait de m'affecter à une ambulance située à Monastir.

Monastir comptait normalement environ 65.000 habitants. Cette grande cité fait partie de la Macédoine Serbe. Elle demeura pendant de longs mois aux mains de nos ennemis. C'est le 19 novembre 1916 que les troupes alliées y entrèrent triomphalement. Cependant, le recul de l'adversaire ne suffit pas pour mettre Monastir à l'abri des bombardement. Aussi, la ville, qui avait déjà souffert pendant l'occupation, connut de nouvelles misères. Elle présente maintenant un aspect lamentable avec toutes ses ruines.

On rencontre à Monastir des orthodoxes, des juifs, des musulmans. Il y a dans la rue principale, dite rue du roi Pierre, une toute petite église catholique confiée à des Lazaristes. Avant la guerre, on y voyait aussi deux écoles françaises de garçons et de filles tenues par des Frères Maristes et des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Des enfants appartenant aux diverses religions fréquentaient ces établissements. La maison des Frères n'existe plus. Les obus l'ont détruite. Celle des religieuses a eu un sort, moins malheureux et

fonctionne actuellement.

Mon séjour à Monastir fut de courte durée. Le 19 janvier, à 2 heures du matin, avec d'autres militaires, j'ai pris le train qui allait dans la direction de Salonique. Il y avait 218 kilomètres à franchir. Le mauvais état de la voie ferrée ne permit pas d'effectuer tout ce parcours en chemin de fer. Sur une longueur d'environ 55 kilomètres, de Vertékope à Topsisin, il fallut voyager en automobile. Il était minuit quand nous entrions dans la gare des Orientaux à Salonique. On s'installa tant bien que mal sous un abri. A huit heures, le soleil nous promettait déjà une de ces belles journées telles que le ciel d'Orient en connaît même à cette période de l'année. Nous rejoignîmes alors l'hôpital n° 8, où se trouve la réserve du personnel sanitaire. Et depuis le 20 janvier, nous attendons l'heure du départ pour la France. Cette heure tarde à sonner.

Je n'avais pas revu Salonique depuis le terrible incendie du mois d'août 1917, qui faillit réduire toute la ville en cendres. Le sinistre a causé beaucoup de dégâts. Les juifs, dont le nombre est considérable ici, ont particulièrement été éprouvés. Leurs maisons et leurs synagogues ont été en grande partie la proie des flammes. L'armée alliée a largement secouru ceux qui allaient être sans asile et sans pain. La France, justement réputée pour être compatissante aux misères d'autrui, fut évidemment fidèle à son bon renom dans cette circonstance.

L'église catholique fut un moment menacée. Mais, grâce à Dieu, elle fut épargnée. Des quatre écoles catholiques françaises, qui donnent l'instruction à plus de 1200 enfants, une seule fut atteinte. On la restaura et de nouveau elle ouvrit ses portes à ses 400 élèves.

A quelques centaines de mètres de l'hôpital n°8, dans l'avenue de la Reine Olga, on aperçoit l'école française de Calamari dirigée par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Ce « petit coin de France » offre aux prêtres soldats une chapelle pour prier et célébrer la Sainte-Messe et deux salles pour lire et écrire. Je m'y rends chaque matin et chaque soir avec beaucoup de mes confrères. Et tous nous garderons du pieux sanctuaire, le plus doux souvenir. Dans l'avenue de la Reine Olga, le général en chef des armées alliées avait sa résidence, avant qu'il transportât son quartier général à Constantinople. Aussi, c'est à la Chapelle de Calamari qu'il assistait à la messe les dimanches ordinaires. Les jours de fête, il allait en

grand costume et entouré de son État-major, à la principale église de la rue franque.

J'ai assez parlé de Salonique. La dernière fois que je vous écrivais, mes chers paroissiens, la marche des événements militaires nous inspirait une confiance absolue et faisait déjà naître en nos âmes les sentiments de la plus vive gratitude envers Dieu. Aujourd'hui, nous avons le droit de répéter cette parole qu'un illustre maréchal de France du 17^e siècle disait en passant au milieu de ses troupes, après une terrible bataille : « Messieurs, la victoire est à nous. » Ce triomphe de nos armes vous a été annoncé aussitôt que fut signé le glorieux armistice du 11 novembre. Et quand les cloches de France se sont mises en branle en signe d'allégresse, de vos cœurs reconnaissants ont jailli spontanément les chants d'actions de grâces : « Te Deum landamus... Nous vous louons, ô Dieu... » Si notre pensée s'est tourné vers « le Seigneur, qui a fait éclater glorieusement sa puissance », nous n'avons pas oublié tous ces héros, vivants ou défunts, qui ont été avec Dieu les artisans de la victoire. Que le Dieu infiniment bon garde les uns et récompense les autres !

Cesserons-nous de prier, mes chers paroissiens ? Non, car nous devons toujours prier pour assurer le salut éternel de notre âme. De plus, à l'heure actuelle, se tiennent des réunions de la plus haute importance, ayant pour but d'établir les bases sur lesquelles reposeront désormais l'ordre et la tranquillité dans le monde. Il est nécessaire que Dieu soit présent à ces graves délibérations, qu'il inspire et éclaire ceux qui prennent les décisions en vue d'une paix solide et durable. Adressons-nous à N.-S. J. C., Prince de la paix, et à la Très Sainte-Vierge, Reine de la paix, afin d'attirer les bénédictions divines sur ce Congrès. Pour que nos prières aient une pleine efficacité, il faut commencer par affermir dans notre âme la paix avec Dieu. Le temps de Carême, dans lequel nous allons entrer, est propice à cette œuvre. Je vous engage donc à vous rapprocher de Dieu, même si vous en êtes éloignés depuis longtemps.

Il y en a parmi vous, mes chers paroissiens, qui sont maintenant dans la joie. Leurs soldats ont quitté les champs de bataille ou sont revenus d'une longue et douloureuse captivité. Je partage cette joie. Je m'associe également de tout mon cœur au deuil cruel de ceux qui pleurent des êtres très aimés qu'ils ne reverront plus sur cette terre. Et parce que Dieu seul peut consoler d'aussi grandes infortunes et les rendre supportables, je Le prie

pour vous, parents privés de vos fils, épouses qui n'avez plus de mari, enfants qui n'embrasserez plus votre père, frères et sœurs auxquels la guerre a ravi un des vôtres.

Je vous laisse, mes chers paroissiens, dans l'espoir de me retrouver bientôt au milieu de vous et vous assurant mon entier dévouement en Seigneur.

J. DELATOCHE, curé de Montboissier.

JANVIER 1920

Chers paroissiens de Montboissier et d'Alluyes.

Je vous ai entretenus de mon séjour en Orient. Je vous dois maintenant le récit de mon retour définitif en France.

Du 20 janvier au 4 mars, il me fallut avec beaucoup d'autres attendre à Salonique l'heure du départ.

Pendant ce temps, Salonique fut honorée de la visite d'un archevêque anglais, le cardinal Bourne. Celui-ci arrivait d'un long voyage en Égypte, en Asie Mineure, à Constantinople. Son itinéraire se poursuivait par Sophia et Belgrade. A l'occasion de la venue de ce prélat, eut lieu à l'église catholique de la rue Franke une cérémonie religieuse, qui fut présidée par le cardinal tout de pourpre revêtu, et qui attira une foule de soldats anglais, catholiques et protestants. Les uns et les autres nous édifièrent grandement par leur attitude respectueuse dans le lieu saint. L'archevêque monta en chaire et adressa en anglais à l'assistance une allocution dans laquelle il exhorta ses compatriotes à se montrer vaillants et dignes de l'Angleterre pendant la paix, comme ils l'avaient été pendant la guerre. La messe fut suivie de la Confirmation donnée par Monseigneur Bourne à une dizaine de militaires anglicans convertis au catholicisme.

Au camp de Zeïtenlik, où nous avons été installés à la fin de février, nous voyons le 3 mars plusieurs centaines de noms inscrits au tableau. Ce sont les noms des soldats qui doivent partir le lendemain à destination de la France. Mon nom figure sur le tableau. Le 4 mars, à 8 heures du matin, nous sommes rendus à la gare des Orientaux. Un train nous prend alors et nous emmène vers la vieille Grèce. Nous entrons en terre essentiellement classique. Vallées, monts, plaines, rivières, tout a été chanté par les poètes de l'antiquité ou mentionné dans l'histoire des peuples anciens. Nous voilà en Thessalie. Un jeune étudiant grec en droit, que nous avons eu la bonne

fortune de rencontrer et auquel nous avons offert une place, répondra à toutes nos questions. Dans la soirée, nous traversons la fertile et pittoresque vallée de Tempé, renommée pour la douceur de son climat et arrosée par le Pénée, qui vient de la montagne du Pinde. Il y a là trois sources dédiées à Apollon, à Artemis et aux autres dieux. A droite de la vallée de Tempé, se voit le mont Olympe, résidence des dieux ; et à gauche, nous distinguons les monts Ossa et Pélion.

Déjà, les ténèbres commencent à envelopper la terre. Le train stoppe. Nous sommes en gare de Larissa. Larissa, qui remonte à une époque lointaine, est une ville d'environ 15.000 habitants et possède un musée. Notre arrêt ne dure qu'une demi heure et ne nous permet de visiter ni le musée, ni la ville.

Nous laissons la Thessalie pour pénétrer dans la Grèce continentale. La nuit est venue. Nous attendons avec impatience le retour du jour pour contempler encore ces régions si riches en



souvenirs. Le matin du 5 mars, nous apercevons le mont Eta. Nous nous engageons ensuite dans le fameux défilé des Thermopyles, où les spartiates, au nombre de 300, avaient essayé, sous la conduite de leur chef Léonidas, de barrer le passage à Xerxès et à son armée de Perses, qui voulaient gagner l'Attique. Malgré des prodiges de valeur Léonidas, par suite d'une trahison, fut tué avec ses spartiates. C'était au 5e siècle, avant notre ère. Vers 10 heures, nous descendons du train. Nous restons jusqu'au lendemain dans un camp situé à quelques kilomètres d'un village nommé Bralo. C'est aux pieds de la montagne du Parnasse consacrée à Apollon et aux Muses que nous nous installons pour 24 heures.

(A suivre.)

MARS 1920

Retour d'Orient (suite)

Vingt-quatre heures environ, nous restons au camp de Bralo. De là nous apercevons la montagne du Parnasse, qui se dresse si orgueilleusement avec son blanc manteau de neige et qui domine tous les sommets voisins

Le six mars, 48 camions automobiles presque tous conduits par des Bulgares viennent prendre à midi un détachement de soldats français qu'ils transportent à Itéa. Car, il n'y a pas de voie ferrée dans la direction d'Itéa, et c'est à Itéa qu'il nous faudra embarquer à bord de quelque navire. Nous avons 52 kilomètres à franchir. Le soleil darde à ce moment sur la terre ses brûlants rayons. Quel contraste ! Nous avons ici une chaleur tropicale, alors que devant nous se voient les cimes neigeuses des montagnes.

Nous voilà partis. A quelques centaines de mètres, les automobiles qui nous précèdent, disparaissent dans un nuage de poussière. Nous laissons sur notre gauche une localité. Gravia est son nom. Gravia rappelle un acte d'héroïsme accompli par un diacre orthodoxe. Le fait nous a été narré par le jeune étudiant grec que nous avons rencontré la veille. C'était au cours de la guerre qui eut lieu entre les Grecs et les Turcs dans la première moitié du 19e siècle et qui, grâce au concours de la France, de l'Angleterre et de la Russie, devait procurer à la Grèce son indépendance. Ce diacre fut mis en demeure de renier sa foi ou de mourir. Le diacre courageux préféra la mort à l'apostasie.

Aussitôt après Gravia, commencent dans les montagnes les ascensions qui se continueront ainsi pendant 20 ou 25 kilomètres. On traverse alors une région fort pittoresque. On jouit de points de vue magnifiques. Les montagnes généralement ne sont pas aussi dénudées que celles de la Macédoine. Beaucoup d'entre elles au contraire se couvrent d'arbres et de verdure. Des troupeaux de moutons paissent tranquillement dans les ravins qui s'étendent à nos pieds. On distingue, assis sur des crêtes élevées, quelques villages qui semblent être d'un accès bien difficile. Ici et là, nous apercevons des équipes de travailleurs. Ces équipes composées de civils grecs, hommes, femmes, enfants, et de prisonniers bulgares, sont dirigées par des soldats français ou anglais et sont affectées à la réfection et à l'entretien de la route de Bralo à Itéa. Les ponts sont gardés par des militaires grecs.

Quand nous avons effectué la moitié du parcours sur une route sans cesse montante, cette route, qui dénote une rare habileté de la part de ceux qui l'ont créée, se met tout à coup à descendre en serpentant. On se demande comment elle peut être suivie par une automobile. Notre conducteur s'en tire à merveille. Nous voilà maintenant dans une plaine qui est une véritable forêt d'oliviers. Nous traversons la ville d'Amphissa, qui ressemble à toutes les villes grecques, et qui se présente avec ses maisons aux multiples couleurs. Enfin, à 4 heures du soir, nous arrivons à Itéa. où nous reçoit un camp français et où, trois jours durant, nous attendrons le bateau.

A peine sommes-nous descendus que des femmes et des enfants, assis près d'une corbeille



de salade et munis d'huile et de vinaigre, nous crient : « Bonne salade, messieurs, bonne salade ». Et de leurs mains d'une propreté plus que douteuse, ils servent leurs clients, qui se pressent quand même nombreux autour d'eux. Le soldat n'est pas difficile.

Il faut visiter Itéa dès aujourd'hui, car, à l'armée

on ne doit jamais remettre au lendemain ce qui peut être fait tout de suite. Quelques centaines de mètres séparent Itéa du camp français. Itéa compte 1000 ou 1200 habitants. Cette localité est située sur le bord de la mer dans le golfe de Corinthe. Il y régnait une grande activité quand nous y passâmes. On y rencontrait plus de soldats que de civils. Le soir, Itéa offrait une telle animation qu'on se serait cru sur la Canebière à Marseille. Presque tous les habitants s'étaient faits restaurateurs ou hôteliers. J'imagine qu'ils réalisaient de sérieux bénéfices.

(A suivre)

MAI 1920

Retour d'Orient (suite)

A quelque dix kilomètres d'Itéa se trouvent les célèbres ruines du temple de Delphes. Plusieurs amis et moi nous projetons d'aller visiter ces souvenirs antiques qui présentent un si grand intérêt.

Le matin, à la première heure, notre petit groupe est sur pied. Chacun se munit de provisions de voyage puisqu'on ne doit rentrer que le soir.

Pour arriver plus tôt au terme de notre excursion, nous prenons la voie qui nous paraît la plus courte ; mais c'est la moins praticable, nous l'avons reconnu trop tard. Par contre, nous avons l'avantage de marcher pendant quelque temps à l'ombre des oliviers et sur un magnifique et moelleux tapis de verdure. De nombreux ruisseaux dont l'eau coule limpide, portent la fraîcheur et la fécondité de tous côtés. Nous rencontrons ici et là des habitants du pays qui achèvent la récolte des olives.

Une demi-heure de repos près d'une cascade et l'on repart. Nous nous sommes engagés dans un immense ravin. Par où maintenant diriger nos pas ? Soudain, un jeune pâtre apparaît : « Delphes ! Delphes ! lui crions-nous. » Il a compris notre question. Laissant là son père et son troupeau, il se fait notre guide.

A sa suite, nous gravissons les pentes du Parnasse par un sentier difficile et pierreux. Puis l'enfant nous quitte. Cinq minutes après, nous nous trouvons à la fameuse fontaine de Castalie, dont l'eau était jadis employée dans les cérémonies du temple de Delphes et passait pour inspirer les poètes. Nous nous désaltérons tous avec cette eau merveilleuse, qui avait une vertu si étonnante.

Encore quelques centaines de mètres, et nous sommes rendus. Des ruines imposantes s'offrent alors à nos regards. Par un chemin couvert de dalles, qu'on appelle la voie sacrée, on accède au temple de Delphes, ou plutôt à ce qui subsiste du temple de Delphes, édifié en l'honneur du dieu Apollon. Il fut un temps où ce temple jouit d'une gloire que ne connurent point la plupart des autres temples des faux dieux. De tous les points de la Grèce les visiteurs y affluaient. Les ennemis, qui s'y rencontraient, devaient éviter tout différend entre eux. Sous l'œil bienveillant et paternel d'Apollon, ils vivaient comme frères.

On nous montre l'autel des sacrifices sur lequel coula le sang des animaux et qui peut-être hélas ! fut aussi arrosé du sang humain. L'endroit, où se tenait la pythie, prêtresse d'Apollon, pour rendre ses oracles, attire tout particulièrement notre attention. Les Grecs païens, superstitieux à l'excès, croyaient que la pythie



s'entretenait directement avec les dieux dont elle manifestait les volontés aux hommes. On lui attribuait également le pouvoir de dévoiler l'avenir et de communiquer des réponses aux questions qui lui étaient posées.

Près du temple et en plein air, il y a le théâtre, où cinq mille personnes pouvaient prendre place. Les plus illustres poètes grecs y donnèrent nombre des pièces classiques qui ont immortalisé leur nom. Sophocle notamment s'y mesura dans une lutte poétique avec un de ses adversaires, peut-être même avec Eschyle, et remporta une si éclatante victoire qu'on lui décerna le titre glorieux de poète national.

Assis sur les gradins de pierre du théâtre nous revivons pendant quelques instants ces lointains souvenirs, qui nous reportent à plusieurs siècles avant Jésus-Christ.

On voit les vestiges de temples minuscules appelés trésors. Les différentes villes grecques avaient à Delphes leurs petits temples où elles plaçaient leurs trésors et les trophées pris sur les champs de bataille.

Si les Grecs savaient honorer leurs poètes, ils n'oubliaient pas pour cela leurs généraux, à la mémoire desquels ils élevaient des monuments. De tels monuments se rencontrent non loin du temple de Delphes. Beaucoup de ces généraux venaient à Delphes avant d'entreprendre leurs expéditions pour y implorer la protection des dieux. Et la reconnaissance les y amenait de nouveau chargés des lauriers de la victoire.

Si on monte plus haut,, on distingue le stade, où avaient lieu les jeux apollinaires à l'occasion des fêtes en l'honneur d'Apollon.

Nous visitons, ensuite, mais trop vite à notre gré, le musée de Delphes construit récemment par les soins de l'École française d'Athènes. Il y a là réunis des souvenirs du plus grand intérêt et d'une haute antiquité, sur lesquels nous ne jetons qu'un rapide coup d'œil, car, il se fait tard.

Nous regagnons le camp d'Itéa en traversant la petite ville de Delphes. L'ancienne ville de Delphes n'existe plus. A l'emplacement du cimetière, il y a des ruines. Ce sont les restes d'une salle où se tenait l'amphictyonie, sorte de conseil international, dont les membres appelés amphictyons et venus des diverses villes grecques avaient pour mission de résoudre les différends survenus entre les villes grecques elles-mêmes, afin de maintenir la paix. Le moderne conseil international sera-t-il plus heureux que celui de Delphes et procurera-t-il au monde une paix durable ? Les événements actuels ne nous autorisent guère à le penser. Le proverbe « si vis pacem para bellum — si vous voulez la paix, préparez la guerre » est toujours bon à retenir.

(A suivre).

SEPTEMBRE 1920

Retour d'Orient (fin).

Nous regagnons le camp d'Itéa bien fatigués, mais enchantés de ce que nous avons vu à Delphes. C'est le soir du vendredi 8 mars.

Deux jours après, le dimanche matin, nous quittons le camp pour nous rendre au quai d'embarquement. Le remorqueur « Godétia » nous prend et nous emmène à bord d'un vaisseau de guerre, le « d'Entrecasteaux ». Il est 8 heures, quand le navire lève l'ancre et se met en mouvement. Nous sortons de la petite baie d'Itéa.

Le « d'Entrecasteaux » s'avance maintenant dans le golfe de Corinthe. Les mouettes gracieuses aux ailes de neige et les goélands à la large envergure escortent notre bateau. Nous ne voyons point la ville de Corinthe, jadis rivale d'Athènes et de Sparte. Une trop grande distance nous en sépare. Notre pensée va à l'apôtre saint Paul, qui séjourna longuement à Corinthe, en un temps où cette ville n'avait plus sa splendeur antique. Saint Paul adressa deux de ses immortelles épîtres aux Corinthiens.

Sur notre gauche, nous apercevons une localité située sur le littoral. C'est Lépante. Ce nom rappelle un événement glorieux et important, qui se trouve consigné dans nos annales religieuses. En 1571, Lépante vit l'armée chrétienne remporter sur l'armée musulmane une brillante victoire, que l'on peut qualifier de

miraculeuse, tant l'intervention du ciel fut manifeste dans cette circonstance. Pendant que les deux armées luttèrent sous les murs de la ville, et que tout semblait promettre le succès aux Turcs, la chrétienté tout entière était à genoux, et, avec son chef, le saint Pape Pie V, priait la Vierge Marie. Les chrétiens vainquirent les musulmans, qui envahissaient l'Europe et qui menaçaient l'Église catholique des pires malheurs. On reconnaît unanimement que la journée de Lépante fut un coup terrible, qui frappa au cœur l'empire ottoman.

Le « d'Entrecasteaux » pénètre dans le golfe de Patras. Le temps est brumeux. Aussi, nous distinguons à peine le port de Patras.

Nous sommes maintenant dans la mer Ionienne. Nous passons près de l'Île de Thiaki, connue autrefois sous le nom d'Ithaque. Au 9^e siècle, avant notre ère, cette île eut sa célébrité. Le poète grec Homère la visita, comme il visita tous les lieux qu'il chanta en ses deux poèmes fameux de l'Iliade et de l'Odyssée. Le héros principal de l'Odyssée fut Ulysse, roi légendaire d'Ithaque.

Notre traversée se poursuit en d'heureuses conditions et vers 15 heures elle touche à sa fin. Bientôt, notre vaisseau est en rade de Tarente, ville d'Italie, où se trouvent déjà amarrés d'autres navires. Il est 16 heures, quand le « d'Entrecasteaux » stoppe. Quelque temps après, tout le monde est à terre. Non loin de notre débarcadère, il y a un vaste camp français, où sont réunis de nombreux soldats. Les uns, il y en a des centaines, arrivent d'Orient et rentrent en France. Les autres, ce sont des jeunes, viennent de France et, pour la première fois, vont s'embarquer sur un bateau. Nous demeurons du 10 au 16 mars au camp de Tarente, situé à une certaine distance de la ville. Quelques confrères et moi, nous avons l'avantage de nous rendre chaque matin à un hôpital militaire voisin pour célébrer la sainte Messe. Et, nous aimons à aller nous asseoir sur le bord de la mer pour en respirer l'air frais.

Le 16 mars, un train italien est mis à notre disposition pour nous faire remonter tout l'Italie. Ce ne sont plus, sur notre passage, les enthousiastes acclamations, les bruyants « Viva Francia » qui, en l'année 1917, nous avaient partout salués. Nous comprenons qu'il y a quelque chose de changé dans les relations d'amitié entre la France et sa sœur latine. A toutes les gares, où notre train s'arrête, les marchands de vin, d'œufs et d'oranges nous font leurs offres. Les prix sont augmentés. Nous usons de réciprocité. Nous vendons aussi le plus cher possible notre bon « singe anglais » et le tabac apporté de Salonique.

Le 17 mars, nous sommes à Foggia. Le lendemain dans la matinée, nous approchons de Rome. Ici et là, nous apercevons des ruines. Ce sont les vestiges de monuments ayant appartenu à la Rome impériale de l'époque des Césars. On distingue dans le lointain le Palais du Vatican, résidence du Pape. Nous passons sur le fleuve du Tibre. Quelques heures de repos nous sont accordées à la gare du Transtévère à Rome. Des sentinelles gardent tous les accès de la gare.

Nous quittons Rome par la ligne de Pise-Gênes-Vintimille. Ainsi, nous longeons les côtes. La mer immense s'étend à perte de vue. On nous montre une île. C'est l'île d'Elbe où Napoléon 1^{er} vécut environ dix mois après sa première abdication.

Le 19 mars, vers midi, nous sommes à Pise. A Pise, nouvel arrêt en gare, nouvelles sentinelles. On ne passe pas..., même pour aller visiter la remarquable cathédrale de Pise avec son riche baptistère et sa célèbre tour penchée.

Notre train arrive à Gênes, puis repart. Le 20 mars nous sommes à Vintimille. Là, nous laissons le train italien pour prendre un train français. La frontière est franchie. Nous saluons au passage nos villes si connues et si recherchées de la côte d'Azur. Le soir, nous descendons à Puget-sur-Argens dans le Var. Un vaste camp se trouve à quelque distance de la gare. Nous y restons deux jours et demi. Quatre kilomètres seulement séparent Puget de Fréjus. La petite ville de Fréjus n'offre pas un grand intérêt. Cependant, avec quelques amis j'ai tenu à visiter les ruines encore très importantes de ses arènes.

Le 23 mars, au matin, un train militaire nous emmène à Marseille. Et, à 15 heures, nous entrons en gare de Marseille. La liberté nous est rendue. Je me proposais de monter à Notre Dame de la Garde pour aller dire ma reconnaissance filiale à la « Bonne Mère » pour la protection qu'elle m'a accordée au cours de la grande guerre. Je ne le pus à mon très vif regret. Je quitte Marseille par un train de nuit, qui me laisse le lendemain matin à Lyon. Une demi-journée d'arrêt me permet de visiter quelque peu la ville, la primatiale

Saint-Jean et surtout la basilique de Notre-Dame de Fourvière. Cette basilique est d'une splendeur inouïe, quoique un peu théâtrale.

Dans l'après-midi, je quitte Lyon pour arriver à Paris-le lendemain soir. Quelques jours plus tard, je revoyais Montboissier. Dieu me fasse la grâce d'y vivre encore de longues années !

J. DELATOCHE, Curé de Montboissier.

Loi Mourier (1)

ART. 1er. Tous les hommes exemptés ou réformés n° 2 avant la mobilisation, appartenant aux classes 1896 à 1914 incluse, qui ont été visités par application du décret du 9 septembre 1914, ratifié par la loi du 30 mars 1915, et maintenus dans leur position, seront soumis à l'examen de commissions de réforme, dont la composition est déterminée à l'article 2.

Ces hommes devront faire, dans le délai de quinze jours à partir de la promulgation de la présente loi, une déclaration de situation militaire à la mairie du lieu de leur résidence actuelle.---->

5. Sont dispensés de la visite prévue à l'article 1er :

1° -->

3° Les pères d'au moins quatre enfants vivants et les veufs pères de trois enfants ;

4° Les fils de familles nombreuses ayant cinq frères en service armé sous les drapeaux ou qui ont eu deux frères tués au champ d'honneur ;

5° --->

6. Les hommes des classes 1888 et 1889 en service aux armées seront relevés et affectés à des formations militaires de l'intérieur, à des établissements ou usines aussi rapprochées que possible de leur domicile.

Cette relève commencera dès la promulgation de la présente loi.

Néanmoins, les hommes des classes 1888 et 1889 susvisés pourront, sur leur demande, être maintenus dans leur affectation aux armées.

7. -->

8. En ce qui concerne les hommes visés par la présente loi résidant dans les territoires hors d'Europe, non compris les colonies et pays de protectorat, les listes comprenant les noms de ces hommes, établies par le recrutement, seront transmises aux consuls et agents consulaires, qui devront convoquer les intéressés pour leur faire passer une nouvelle visite dont le résultat sera transmis au ministre de la guerre.

La présente loi, délibérée et adoptée par le Sénat et par la Chambre des députés, sera exécutée comme loi de l'État.

Voici la fin des lettres de M J. DELATOCHE, Curé de Montboissier, du Bulletin mensuel des paroisses du canton de Bonneval de 1918 à 1920.

Vous pouvez vous procurer les n° précédents sur notre site: lesamisdebonneval.free.fr

Les lettres de M J. DELATOCHE, Curé de Montboissier, Bulletin mensuel des paroisses du canton de Bonneval de 1918 à 1920

- La Lettre des Amis de Bonneval n°11 1915*
- La Lettre des Amis de Bonneval n°12 1916*
- La Lettre des Amis de Bonneval n°14 1917*

Appel à Cotisation : la cotisation annuelle est de 13 €

**Votre participation est très importante pour la bonne marche de notre association,
c'est la partie la plus importante de notre budget !**

Vous pouvez la régler par chèque à l'ordre des Amis de Bonneval et :

- le déposer dans la boîte aux lettres des Amis de Bonneval, au 28 rue de la Grève.
- ou l'adresser par la Poste : **Les Amis de Bonneval, 28 rue de la Grève - 28800 BONNEVAL.**